

Problèmes généraux de gestion de banques de données terminologiques

Les modes de gestion des banques de données terminologiques sont personnalisés dans ce sens que chaque organisme gère et utilise ses données d'une façon qui lui est propre. Il existe cependant des lignes de conduite assez générales pour que, en représentant un éventail large de publics et de besoins, on puisse retrouver et exposer un certain nombre de principes permanents.

Les réflexions les plus intéressantes restent cependant celles qui se rapportent à l'analyse d'un cas particulier, à sa stratégie et à son environnement. On choisira tout naturellement le cas d'une banque de données installée à Buenos Aires dans ses rapports avec (1) la profession de traducteur (2) le contexte latino-américain, (3) le multilinguisme international.

Mots clés: Initiative, Politique extérieure, Politique intérieure, Gestion des ressources humaines, Rentabilité.

Pourquoi "problèmes généraux" et non pas "problèmes" tout court? Parce qu'en 1990 ont été traités les problèmes techniques et de détails de la gestion d'une banque de données terminologique, en supposant résolues toutes les questions relatives aux choix faits en amont et en aval de la gestion proprement dite. La technique de gestion sera reprise en petits groupes avec les personnes engagées dans un projet terminologique. La question traitée aujourd'hui se situe à un niveau supérieur et en même temps plus terre à terre: celui des motifs, des buts, des moyens et des stratégies.

Il est inutile de regarder autour de soi pour chercher des "modèles" chez ceux qui, par leur expérience, pourraient fournir des exemples commodes à suivre. Chacun d'eux, en effet, a obéi à des motifs particuliers. Chacun s'est trouvé dans un environnement particulier. Chacun a poursuivi des buts particuliers. Un enquêteur dressant un inventaire des centres de terminologies dans le monde ne pourrait que rendre compte d'une énorme diversité dans ce domaine. Un fabricant de logiciels, comme le centre de Clermont-Ferrand, en visitant un grand nombre d'organismes pour en évaluer les besoins, peut également rendre compte de cette diversité qui, en elle-même, consitue déjà un enseignement non négligeable. Voyons pour commencer quelques cas typiquement particuliers.

Les grandes banques. On parlait de cinq grandes banques il y a une dizaine d'années, et on pensait alors que leur nombre allait encore augmenter. Aujourd'hui, on mentionne surtout deux banques, celles de Luxembourg et TERMINIUM au Canada. Leur puissance a augmenté. Leur politique s'est quelque peu modifiée. Elles répondent à des besoins en traduction précis, liés à la géographie politique. L'importance des subventions qu'elles reçoivent est en rapport avec celle des besoins dans les centres où elles sont implantées. Leur gestion est tout à fait particulière et il est donc inutile d'en parler davantage.

Si l'engouement pour les grandes banques ne s'est pas poursuivi et si les besoins en terminologie multilingue se sont prodigieusement accrus, c'est donc que la tendance, en matière de gestion de terminologie, s'est portée vers des organismes plus petits, plus dispersés et plus variés, et c'est ce qu'on remarque en effet, en proposant aux organismes des logiciels d'aide à leurs activités.

Les universités. Elles offrent, de plus en plus souvent, des formations de terminologues associées à des formations de traducteurs. Quoi de plus pédagogiquement approprié que de faire constituer aux étudiants de petits glossaires dans des domaines variés et donc de petites banques de terminologies dans le cadre de projets de quelques mois. Ces projets peuvent ensuite être rassemblés, stockés, utilisés. L'ensemble constitue une gestion entière de terminologie informatisée dont les motifs et les buts sont simples mais précis et ceci est vrai, bien entendu pour les différentes écoles de traducteurs.

Les services de traduction des grandes administrations (Sénat, Ministère des Affaires Étrangères, Ministère des Finances...). Ces services fonctionnent comme tous ceux du secteur public: moyens très irréguliers, travail constant, rentabilité appréciée par les autorités supérieures seulement...

Organismes indépendants de traduction, d'importances inégales, où la rentabilité prend une très grande importance. Il s'agit avant tout d'améliorer le rendement de la traduction. Les principaux problèmes de gestion tiennent au temps nécessaire à la collecte et à la saisie des données pour constituer une banque rentable.

Les entreprises. Les services de traduction des grandes entreprises comportent très souvent un service de gestion composé d'une, deux ou trois personnes, anciens traducteurs intéressés à l'informatique et promus "terminologues gestionnaires de la banque", ce qui ne les empêche pas d'être aussi sollicités pour des traductions. Là aussi, le temps manque pour l'alimentation de la banque. L'entreprise veut bien se doter d'outils terminologiques mais entend ne rien changer à ses anciennes habitudes ni au volume de travail de traduction effectué. Le vieux problème du temps qui manque pour constituer une banque efficace est donc toujours présent, mais il se double ici d'un problème nouveau et très significatif que nous allons analyser.

Disons tout de suite que c'est un problème d'isolement par rapport à des besoins nouveaux qui apparaissent depuis peu dans les entreprises. Absorbés par un travail routinier de pages de textes à traduire et à fournir dans des délais toujours trop courts, les traducteurs se trouvent isolés dans l'entreprise, trop occupés pour rechercher des contacts, protégés par les hiérarchies que veillent à ce qu'on ne "les dérange pas pour des riens".

Or, voici que de nouveaux utilisateurs de terminologies sont apparus récemment: les spécialistes d'entreprises, aux divers niveaux. Ils recherchent des éléments terminologiques pour des traductions rapides, des notes, des coups de téléphone, des fax, des contrats. Ils ne se soucient pas de qualité de langue mais recherchent la précision terminologique et toujours, toujours, la rapidité et l'efficacité.

C'est à tel point que la lenteur des services de traduction officiels les exaspère, et c'est ainsi, et c'est un phénomène nouveau, que certains d'entre eux se dotent de systèmes informatisés dont ils assurent eux-mêmes la gestion. C'est un mode de gestion nouveau et original, basé sur la rapidité d'obtention de l'information, la précision de cette dernière, la production de glossaires provisoires en grand nombre,

leur très large distribution, leur remise à jour et leurs renouvellements très fréquents.

On note évidemment le danger que représente cette nouvelle classe d'utilisateurs de terminologies agissant en marge de ce qui constituait auparavant les prérogatives des traducteurs-terminologues. On remarque qu'ils prennent une place qui aurait pu appartenir à ces derniers. Enfin, on doit reconnaître qu'ils ont pris l'initiative dans un nouveau domaine d'utilisation.

Ils représentent un danger pour les traducteurs-gestionnaires de banques de terminologie à divers titres. Premièrement ils disposent généralement de moyens matériels et de crédits importants.

Deuxièmement, ils sont équipés en matériel informatique et compétents pour informatiser une gestion qui leur convient.

Troisièmement et surtout ils sont spécialistes des domaines traités avec une certaine compétence, suffisante pour eux, dans une deuxième langue. Cette connaissance d'un domaine en deux langues leur confère un avantage considérable. On peut se référer, pour l'apprécier, à ce qui a été dit du rôle des spécialistes des domaines au cours de la table ronde de Buenos Aires les 1 et 2 novembre derniers.

Il ne s'agit certes pas de prédire une disparition prochaine de la profession de traducteur. Cet exemple était destiné à décrire une "nouvelle manière" dans la gestion informatisée de la terminologie, et à introduire la notion "d'initiative" dans la création et la gestion d'une banque de données terminologiques. Dans notre exemple, exemple réel et observé, une partie de la gestion de la terminologie d'une entreprise s'était échappée des mains d'un service de traduction d'entreprise par manque d'INITIATIVE de la part de celui-ci.

L'initiative est à l'origine de l'existence d'une banque de données terminologiques et elle est une condition de son succès. Elle tient compte de l'environnement et du contexte de travail. Elle contient les idées d'analyse et de connaissance du milieu. Elle contient l'idée de réussite escomptée et elle comporte implicitement celles de volonté et de décision prise.

Dans la série des exemples de modèles de gestion qui ont été décrits, on pourrait parfaitement rechercher ce qui appartient à l'initiative. Mais plus près de nous, il y a l'exemple de la banque de terminologie du Colegio de Buenos Aires. A peine si elle contient quelques termes, pourtant, parmi d'autres projets vaguement formulés, présentés comme en cours d'études ou sous forme de maquettes, aucun, dans le voisinage latino-américain n'a pu se concrétiser avant elle. En conséquence, il est devenu très difficile désormais pour des projets concurrents de se concrétiser et de s'imposer et même de coexister dans ce contexte. C'est cela l'initiative, et l'on a compris qu'il s'agit bien d'un des aspects les plus généraux, mais un aspect fondamental, de la gestion d'une banque de données terminologiques et que nous sommes bien dans le sujet.

Poursuivons l'analyse des problèmes généraux, une fois dépassé le stade de l'initiative. Nous sommes à un point où coexistent chez les organisateurs le sentiment d'une victoire remportée et celui de l'inquiétude au sujet de ce qui doit suivre. Un peu comme lorsqu'un contrat a été signé et que

l'on se dit qu'il va falloir maintenant en assurer la réalisation et en respecter les conditions. Le stade suivant est celui de la politique extérieure.

La politique extérieure contient les idées de prestige et de rayonnement. C'est l'affirmation de la banque de terminologie comme une nouvelle venue avec laquelle il faut compter. C'est la mention et la description de la banque dans la littérature spécialisée et les organismes internationaux, l'organisation de réseaux, les propositions de collaborations, les démonstrations et les séances de formation.

Quant à la politique intérieure, elle concerne tout ce qui concerne le travail terminologique, et, bien sûr, elle est étroitement liée à la politique extérieure puisqu'elle assure la crédibilité de l'organisme. Vue de près, c'est en fait la gestion proprement dite, comme nous l'avons vu l'année dernière, vue de plus loin, avec un certain recul, c'est la manière, pour la banque, de devenir puissante et de cette façon fournir les moyens d'une bonne politique extérieure.

Soyons réalistes, une banque puissante est une banque qui possède beaucoup de termes et beaucoup de domaines. Deux raisons à cela: d'une part nous sommes dans un monde où la puissance est toujours associée à la richesse. Les banques sont comme les personnes, elles ont une respectabilité et une importance dans la mesure où elles peuvent faire état de grandes possessions. Une autre raison, plus morale, est qu'une banque ne peut vraiment servir à quelque chose que dès lors qu'elle contient des données nombreuses. Si ce n'est pas le cas, si les échecs dans la recherche sont trop nombreux, la banque perdra de sa crédibilité, les politiques extérieures et intérieures en souffriront. Il est difficile de donner des chiffres puisque les nombres des termes "significatifs" d'un domaine dépendent beaucoup du domaine lui-même, mais à titre d'exemple, les 22000 termes dont dispose le Colegio sur l'utilisation de l'acier dans la construction font de la banque de Buenos Aires un bon spécialiste dans le domaine. Sur la drogue et le Sida, 4 ou 5000 termes en trois langues devraient presque "couvrir" le domaine, de même pour l'élevage et le traitement de la viande, par contre, un domaine aussi vaste que l'informatique pourrait atteindre une bonne centaine de milliers de termes.

C'est un travail très important que de réunir et introduire dans la banque la quantité de données initialement nécessaires à sa crédibilité. On pense alors. "Qui va faire le travail?", et on entre dans le domaine des ressources humaines.

Le travail, on le sait, consiste à (1) trouver les données, (2) valider les données, (3) saisir les données, (4) gérer et compléter les données.

Trouver et valider les données est un travail de terminologie et pas du tout un travail d'amateur. Malgré la nécessité, comme on vient de la voir, de donner très vite de nombreuses données à la banque, il est impensable de négliger la qualité, de recopier sans contrôle ou sans assurances des listes ou des dictionnaires ou de se contenter d'ouvrages généraux pour s'assurer d'un "fonds" de vocabulaire. Par contre, certaines sources comme les vocabulaires établis par les experts, la littérature spécialisée, les organismes de normalisation et d'autres, sont parfaitement fiables. D'autres données peuvent être obtenues auprès des entreprises. Et puis, il existe au Colegio une grande quantité de traducteurs dans des domaines très variés, dont beaucoup

ont une grande expérience du domaine et possèdent, déjà toute prête, une terminologie fiable en rapport avec leur travail.

Ici, ouvrons une parenthèse pour dire quelques mots des hésitations que peuvent avoir, non, qu'ont toujours, les traducteurs à se dessaisir de terminologies personnelles, amassées au cours d'années de travail. On a vu, en France, circuler des questionnaires destinés à localiser les terminologies, et dresser des catalogues assez complets de ces terminologies, dans aucun résultat quant à la mise à disposition des données à ceux qui souhaitaient les obtenir.

En clair, personne ne veut donner les terminologies qu'il possède, ce que, somme toute, est bien compréhensible, et ce moyen de se procurer des données ne devrait même pas être mentionné si la situation du Colegio de Buenos Aires n'était pas différente. Le Colegio est en effet une sorte de mutuelle où déjà des moyens sont mis en commun dans l'intérêt de chacun. Il peut en être évidemment de même pour la terminologie, chacun apportant quelque chose et obtenant quelque chose de différent.

Fermons la parenthèse et supposons le problème résolu. Supposons que nous pouvons obtenir d'excellentes données, en nombre et en qualité. Le travail dont nous parlions à l'instant reste à faire. Collecte, évaluation et gestion sont le travail des terminologues. Le meilleur travail, comme actuellement sur la terminologie du Sida, est fait en groupes, chacun apportant ses informations, celles-ci étant discutées par le groupe, saisies et assorties d'un code de fiabilité. Des groupes différents ne peuvent entrer deux fois les mêmes données, le système avertira des homographies. Le responsable consultera les sorties listings et veillera à la correction et à la cohérence de l'ensemble. La saisie est fastidieuse mais le système des groupes permettra de relever souvent la personne "de corvée" et de reposer les doigts et les têtes fatigués. On évitera de constituer des banques comportant plus de trois ou quatre domaines importants et on préférera

une organisation en banques séparées, gérées, il va de soi, par les mêmes programmes. Ces points techniques ont été exposés aux groupes de travail déjà formés qui en feront part, bien entendu, à toutes les personnes intéressées.

Pour en finir avec les politiques intérieures et extérieures, il reste à s'interroger, en faisant un petit voyage dans le temps et en supposant que les groupes de travail ont très vite progressé et que la banque est désormais puissante et bien assise, sur l'utilisation des données (nombreuses et fiables) qu'elle contient. On n'introduit en effet des données que pour qu'elles servent à quelque chose et c'est à chaque organisme d'avoir en tête, au stade de l'initiative et de la politique, les utilisations qui seront faites du fonds terminologique ainsi constitué.

Quelles que soient ses motivations, chaque organisme aura réfléchi aux problèmes de la rentabilité de la banque, cependant, personne n'aura envisagé cette rentabilité dans le sens que peuvent lui donner les entreprises commerciales, car en effet, aucune banque de terminologie ne fait de profits, aucune ne gagne de l'argent. Mais il y a d'autres façons pour les banques d'être rentables.

Le prestige, tout d'abord. L'organisme trouvera certainement des bénéfices, difficilement mesurables mais réels, dans le fait que son image de marque aura été rehaussée.

Une plus grande facilité dans le travail du traducteur. Là, la rentabilité est évidente et mesurable en termes de temps et d'argent.

Enfin, si l'on ne gagne pas d'argent avec une banque de terminologie, il est possible, en tout cas, de rentabiliser plus ou moins l'investissement qu'elle représente par des éditions de dictionnaires, glossaires ou lexiques que peuvent avoir une valeur marchande non négligeable et rentabiliser quelque peu le temps et la peine dépensés pour constituer un fonds suffisamment important pour être utilisé par les traducteurs.